

feront gloire de marcher sur ses pas. Le Romain ne craindra plus de satisfaire sa haine et sa vengeance en plongeant dans le sein de son frère un glaive homicide. Malheur au peuple qui se rend coupable de ce crime infâme, et malheur surtout au prince qui en consacre l'exemple. C'en sera bientôt fait de l'autorité du prince, et de la prospérité du peuple. L'habitude du crime engendrera le mépris des lois et de l'autorité, et la société ne tardera pas à être ébranlée jusque dans ses fondements. A ce moment suprême, si une main ferme et habile ne vient pas soutenir ce peuple sur le penchant de sa ruine, il s'engloutira infailliblement dans l'abîme affreux que lui auront creusé ses funestes attentats. Tel est, seigneur, le sort réservé à une nation homicide, tel est celui que vous prépareriez à l'empire des Césars, si vous alliez consacrer dans son sein l'exemple de l'homicide et du parricide.

Pourriez-vous encore hésiter, seigneur, tant de funestes conséquences ne peuvent-elles vous détourner de votre cruel dessein ? Eh ! bien, si l'intérêt de votre bonheur et de votre dignité ne peuvent vous émouvoir, j'aurai recours à un dernier motif que vous ne pouvez rejeter sans porter atteinte à tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans l'humanité, le sentiment de la nature. Oui, seigneur, quelque soit votre dignité et votre grandeur, sous cette pourpre impériale doit battre un cœur, et ce cœur, dont tant de fois déjà nous avons éprouvé la générosité, doit être sensible aux douces émotions de la nature et de la reconnaissance. Et, s'il en est ainsi, pourrez-vous, sans frémir d'horreur, plonger un fer coupable dans le sein qui vous a porté ? Songez donc aux bienfaits sans nombre que vous avez reçus de cette mère dévouée. Je ne parle pas de la naissance et des soins si tendres dont elle a entouré votre enfance, ce sont là des souvenirs qui ne s'effacent jamais de la mémoire d'un fils généreux, et je suis persuadé qu'ils vous a fait combattre pour suivre les conseils de vos perfides flatteurs. Mais Agrippine ne s'est pas contentée de remplir à votre égard les devoirs ordinaires d'une mère ; c'est encore à elle que vous devez toutes les dignités, tous les honneurs qui vous environnent aujourd'hui ; et pour vous accorder ces bienfaits que n'a pas dû entreprendre cette femme forte et courageuse ? Il lui a fallu résister à la volonté d'un époux, et faire taire les cris de la haine et de l'envie. Et, après avoir écarté les obstacles qui s'opposaient à votre élévation, après avoir arraché le sceptre de la main d'un enfant qui devait le posséder par droit de naissance, elle vous a pris par la main, vous a fait monter les degrés de ce trône et vous y a fait asseoir à ses côtés.

Et c'est cette mère dévouée que vous accusez aujourd'hui d'ambition et de cruauté ; vous lui reprochez de vouloir régner à votre place et commander aux Romains ; mais n'en a-t-elle pas le droit ? N'est-ce pas d'elle que vous tenez votre puissance, n'est-ce pas à ses conseils que vous devez céder, plutôt qu'à ceux de ces indignes courtisans qui méditent la ruine de votre trône ? Vous espérez peut-être, en renversant Agrippine, pouvoir ensuite régner seul, et assurer la paix à votre couronne. Mais détrompez-vous. Il existe dans Rome une foule d'intriguants qui n'attendent que le moment favorable pour contester vos droits à l'empire et abattre votre puissance. Or tous ces intriguants, une seule chose les retient encore, l'autorité d'Agrippine : consommez votre crime, et vous aurez soulevé contre vous des ennemis nombreux et puissants qui vous feront regretter peut-être les *ambitieuses prétentions* de votre mère.

Vous le voyez donc seigneur, votre mère, bien loin de nuire à votre puissance, en est le plus ferme soutien, et sa mort, tout en révoltant les sentiments les plus généreux du cœur humain, porterait encore atteinte à votre autorité. Sachez donc comprendre le rôle important qu'elle joue sans cesse auprès de vous ; songez qu'elle a toujours été pour vous une égide bienveillante et salutaire, et n'allez pas accomplir un crime qui ferait d'un prince généreux un monstre d'ingratitude. Interrogez votre situation présente, interrogez surtout le passé et l'avenir, et n'allez pas abandonner la voie de l'honneur et de la probité pour marcher sur les traces de vos indignes prédécesseurs.

Pour moi, si mes paroles ont été inutiles, si vous restez insensibles à mes prières et à mes supplications, je ne pourrai jamais assister à votre cruel attentat. Non, mes yeux ne verront pas le successeur d'Auguste plonger sa main dans le sein d'une mère ; je ne pourrai jamais survivre aux vertus de Néron ; la mort me dérobera du moins à tant d'infamie, et je ne serai pas le témoin des funestes conséquences de votre crime.

EUGÈNE ROY,

Elève du Petit Séminaire de Québec.

L'Abaille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 25 SEPTEMBRE 1879.

La retraite.

Ce soir commence notre retraite. Pendant plusieurs jours nous ne nous occuperons que de nous. Au fond, il n'y

aura peut-être là rien de nouveau, car quel est celui qui ne pense pas toujours un peu à ce qui le regarde, à ce qui pourrait lui être utile, lui attirer quelque considération ? Mais durant la retraite les réflexions personnelles prennent une autre tournure. Ce n'est pas l'encensoir à la main qu'on procède à l'inventaire de son individualité, mais c'est avec la verge de la discipline que se fait la visite. Le miroir si tellement fidèle, tellement dépouillé des fleurs de la vanité que l'impression en est salutaire, tant il découvre à nos regards de champs incultes qu'il faut mettre à profit, et d'horizons nuageux qu'il faut rasséréner.

L'Abaille elle-même fera sa retraite. Aucune visite importune de sa part durant ces jours de silence ; pas de travail, la solitude et la tranquillité. Le sacrifice serait grand pour elle, s'il lui fallait abandonner ses parterres chéris pour toujours. Mais l'espoir de recevoir la semaine prochaine des parfums plus exquis, des trésors plus abondants que jamais lui fera trouver la séparation moins pénible.

Erratum.

C'est par distraction que nous avons imprimé à la 1ère page de notre dernier numéro " Concours de 1878 " : c'est " Concouret de 1879 " qu'il faut lire.

Nous prions encore une fois ceux qui voudraient s'abonner à l'Abaille de nous faire parvenir leur abonnement au plutôt. Adresser à M. E. Verret, Petit Séminaire de Québec.

Merci.

Voici quelques bonnes paroles qu'un vieil ami de l'Abaille a bien voulu lui adresser au commencement de cette nouvelle année ; elles sont trop flatteuses sans doute, mais elles seront d'un puissant encouragement pour les ouvrières de la ruche, qui s'efforceront plus que jamais de mériter de tels éloges :

" Il faut espérer, écrit notre vénérable correspondant, que tous les anciens abonnés et un grand nombre de nouveaux, se feront un bonheur de soutenir le vol de votre charmante abeille, qui sait butiner les rayons les plus riches et les plus délicats. Son miel est bien doux à mes lèvres, et son bourdonnement me réjouit dans ma solitude. Elle sera toujours la bienvenue, et je serai toujours

Son plus fidèle abonné ***"

Nous profitons de l'occasion pour remercier ce fidèle ami, ainsi que tous ceux qui nous ont adressé des paroles d'encouragement.